

SIMONE DE BEAUVOIR AU SEUIL D'UNE NOUVELLE VIE

NOTICE ET
TRANSCRIPTION
PAR
SYLVIE LE BON
DE BEAUVOIR

À dix-huit ans, en 1926, Simone de Beauvoir se mit à tenir un journal intime. La page ici reproduite, datée du 27 septembre 1928, inaugure le sixième cahier par un des périodiques "bilans", où elle se plaisait alors à inventorier les avatars de son moi. Toutefois, établi à l'orée de l'année cruciale 1928-1929, ce bilan, entre tous, doit retenir l'attention. Car la "rentrée" dont il est question ne ressemble à aucune autre. La jeune fille qui rédige son journal sent, sait, qu'elle ne ressemble à aucune autre, bien qu'elle ne puisse se douter à quel point se vérifiera sa clairvoyante intuition que commence "un cycle nouveau". Oui, quelque chose allait lui arriver, oui, cette année qui s'ouvre déciderait de toute sa vie, entre autres parce que dix mois plus tard elle croiserait la route d'un certain J.-P. Sartre. Pour l'heure celui-ci n'existe pas, et l'étudiante qui se scrute et s'analyse, à vingt ans et huit mois, nous permet, grâce à cet instantané irréfutable de sa conscience vivante, une saisissante car brute, non reprise par le travail rétroactif de l'écriture, connaissance de son être en ce temps-là, en ce jour-là. Bien entendu, la confrontation avec les *Mémoires d'une jeune fille rangée* s'impose.

Prédomine dans ces lignes la conscience aiguë, chez "Mademoiselle de Beauvoir", qui n'est pas encore le Castor, qu'elle s'éloigne à jamais d'une longue préhistoire - enfance, adolescence - et qu'elle s'engage "dans l'histoire vraie" de sa vie. Prescience remarquable car, contrairement aux illuminations courantes chez les jeunes gens, elle est exacte. Lumière éblouissante de l'avenir pressenti, promesse enivrante du bonheur, de la liberté, de l'accomplissement. "Je m'étais enfin évadée du labyrinthe dans lequel je tournoyais depuis trois

ans; je m'étais mise en marche vers l'avenir".¹ Pourquoi "trois ans"? Pourquoi écrit-elle aussi dans son journal "vieille" de trois ans"? Quel passé, derrière elle? devant elle, quels espoirs? Trois ans, parce qu'elle a toujours considéré qu'elle était "née" à la rentrée de 1925, quand, reçue aux deux baccalauréats de philosophie et de mathématiques, elle entreprit des études universitaires: une double licence de lettres et de philosophie. En mars 1928, elle a brillamment accumulé sept certificats, mais envisage sans joie de passer encore deux ans chez ses parents. Une inspiration la sauve: pourquoi ne pas en finir rapidement en cumulant l'année suivante rédaction de son diplôme et préparation du concours de l'agrégation? Ce n'était pas impossible, c'était donc possible. D'où la jubilation, "l'ardeur" qui imprègne le début de cette "dernière" ou "première" année. "Toutes mes journées avaient désormais un sens: elle m'acheminaient vers une libération définitive. La difficulté de l'entreprise me piquait..."²

Pourquoi cette hâte? Parce qu'après le paradis perdu de l'enfance, le monde de l'adolescente ne cessa de s'assombrir; dans l'angoisse elle connut la solitude, l'exil. Un malentendu total pesa lourdement sur sa jeunesse: elle croyait se conformer aux idéaux bourgeois, alors que chacune de ses pensées neuves l'en coupait radicalement. On la bannit, on l'exclut, on la rejeta - incompréhensible sentence dont elle souffrit comme d'une injustice. Son père d'abord, son père qu'elle admirait, qui l'initiait au monde des livres, la poussait à s'instruire, se détournait d'elle. Devenir une intellectuelle, pour lui, c'était renier sa classe et son sexe. Ruiné, il se résignait à ce que sa fille gagnât sa vie mais, paradoxalement, chacun des succès de cette dernière la transformait en vivante incarnation de son échec. Et sa mère certes ne compensait pas la défection paternelle, qui - atterrée que Simone ait perdu la foi dès sa quinzième année - pria pour son âme et gémissait sur ses égarements. Entre ces parents hostiles qui aggravaient la tension des rapports avec leur fille d'une rigide et tatillonne surveillance au nom des "convenances", l'écrivain se souviendra de s'être sentie "claquemurée". "J'étouffais, je me consumais, j'avais envie de me fracasser la tête contre les murs".³

Mais le seul négatif n'emplit pas ces années d'apprentissage, la ferveur intellectuelle - étourdissante découverte de l'univers des livres, de la littérature, de la philosophie, des idées, de l'art - prit dans l'existence de Simone de Beauvoir la place qu'y avait occupée la religion et la transfigura. "Croyant en l'esprit . . ." à jamais elle choisit son camp, celui des "intellectuels" contre les "bien-pensants", à jamais elle entra dans "cette société où communiaient à travers l'espace et les siècles tous les esprits qu'intéresse la vérité": "Moi aussi je participais à l'effort que fait l'humanité pour savoir, comprendre, s'exprimer: j'étais engagée dans une grande entreprise collective et j'échappais à jamais à la solitude".⁴

Aux oeuvres faites elle ajouterait une oeuvre qui restait à faire, la sienne. Car depuis l'âge de quinze ans l'habite la volonté d'écrire, déjà matérialisée par plusieurs ébauches de romans. D'où cette assurance étonnante chez une jeune fille de vingt ans: "Conscience de toute ma force, confiance en un 'génie' qui pourra s'épanouir dans une oeuvre". Quelques mots plus tard, en juin 1929, elle écrira dans ce même journal: "*Étrange certitude que cette richesse sera reçue, que des mots seront dits et entendus, que cette vie sera source où beaucoup d'autres puiseront. Certitude d'une vocation.*" Phrases rétrospectivement émouvantes pour nous, faux devins, à qui, aujourd'hui que tout est accompli, l'avenir est révélé, cet avenir désormais passé du futur écrivain.

La page s'achève par l'évocation de son romanesque amour pour le séduisant cousin Jacques, et de son amitié passionnée pour Zaza. Zaza, qu'écrasera un an plus tard l'impitoyable despotisme d'une famille "bien-pensante". Deux destins tragiques: une déchéance, une mort. Mais l'auteur de la page ne peut le savoir, et une allégresse palpable émane de son "bilan". Les affres de trois années de métamorphoses se résolvent en une expectative heureuse. Surmontée, la grande angoisse d'être "vaincue par la vie"; conquise, la certitude d'échapper à l'existence médiocre à laquelle consentait son entourage. "Sachant exactement ce [qu'elle peut] attendre du monde ou de [soi]", elle est déjà ce qu'elle deviendra: Simone de Beauvoir

Sylvie Le Bon de Beauvoir

1. Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*. (Paris: Gallimard, 1958), 283.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, 265.
4. *Ibid.*, 284.

TRANSCRIPTION DU MANUSCRIT

27 septembre 1928, jeudi.

Rentrée à Paris. Non une année nouvelle seulement, mais un cycle nouveau il me semble commence. Dans mes tiroirs j'ai rangé trois années de notes, de souvenirs et de lettres. Et maintenant me voici engagée dans l'histoire vraie de ma vie, l'apprentissage fini, que j'ai résumé dans le cahier vert. Ici chaque jour je veux marquer le bref passage du temps, pour moi, pour Jacques. Et sans doute ce ne seront plus les débats tragiques, les complications sentimentales que je marquerai; mais la simple histoire de chaque journée et de ses dons joyeux ou lourds. Me voici, vieille de trois ans, sachant exactement ce que je peux attendre du monde et de moi, désireuse de vivre, et aussi neuve que si je n'avais jamais souffert, que si je ne savais rien. Me voici, calme et ardente, devant la tâche de l'année, devant l'attente et l'accomplissement promis, si total, si beau! Année de travail et d'attente, chère dernière année de solitude, chère première année de vivante certitude. Métaphysiquement, j'en suis au même point qu'il y a quelques mois, croyant en l'esprit, en sa valeur morale, en sa puissance créatrice; l'univers repose sur ma volonté d'amour aidée par mon intelligence. D'ailleurs je sais que je ne sais rien, mais que peut-être il n'y a rien à savoir, mais vivre.

Intellectuellement, beaucoup d'ardeur, moins de curiosité que d'amour. Conscience de toute ma force, confiance en un "génie" qui pourra s'épanouir dans une oeuvre - mais le programme pour l'année est de me suivre, de m'enrichir encore, puisque je n'ai pas le temps de produire. Je m'intéresse à moi et à ma vie comme au jour de ma naissance.

Sentimentalement . . . ah! depuis si longtemps que je t'aime, t'aimer comme si c'était hier que venu à moi tu m'as dit: "Veux-tu me considérer comme ton ami?". Ces premiers jours à Paris n'ont été qu'un lent pèlerinage aux endroits où j'ai vécu si intensément ton existence - défaillance exquise des soirs, la même qu'il y a deux ans, lorsque j'allais te voir. Ce n'est ni la fièvre de chaque minute qui empêche la main même de se soulever de la gorge oppressée de larmes, ni le tranquille oubli, non infidèle d'ailleurs, mais qui édifie une solitude provisoire, c'est ta présence, non étouffante, fraternelle, une longue conversation avec toi tout proche, les souvenirs engagés dans le présent, lui donnant saveur, parfum, sans l'affaiblir et le perdre dans le passé. C'est nous deux déjà vivant notre vie dans Paris retrouvé avec toute sa douceur, et les jours d'autrefois sont tout autour de moi, vivants comme au moment où ils éclorent. Jardins du Luxembourg dans leur luxuriante floraison d'au-

tomne, dans le cadre des marronniers roux-dorés; boulevard Saint-Michel dans le soir grisâtre et froid où sans tristesse s'efface la journée, vous me conduisiez à lui. Et maintenant les stores baissés de la maison ne m'écartent pas de lui, de la maison où ta chambre t'attend avec des livres dont je connais l'odeur, et qui attendent, comme j'attends. Qu'il est bon de sentir en moi, cernant les contours de ma vie, cet immense amour, avec toujours ce même battement de cœur, ce drôle de petit mouvement dans ma gorge, et cette façon de respirer même, un peu différente lorsque je suis dans cet amour.

Je pense à Zaza avec une tendresse infinie, et j'ai aussi le goût de sa présence dans mon cœur. Je t'offre, Jacques, cette année qui sera belle, je le veux. Et je ne suis pas encore triste . . .